

LA STATUETTE

D'UN GRAND HOMME

COMÉDIE

Représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français
par les comédiens ordinaires de l'Empereur
le 8 août 1856

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 13, rue Breda

34102

LA STATUETTE

(2)

D'UN

GRAND HOMME

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. LÉON GUILLARD & ACHILLE BÉZIER



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

Représentation, traduction et reproduction réservées à l'étranger

1856

PERSONNAGES.

M. MORAND, riche propriétaire.....	MM. MONROSE.
JULIEN DAUBRÉE, chef d'usine appartenant à M. Morand.....	LEROUX.
PIERRE, jardinier-domestique.....	ST-GERMAIN.
BARNABÉ.....	TRONCHET.
LUCILE, fille de monsieur Morand.....	Mmes O. FIX.
LOUISON, femme de Pierre.....	VALÉRIE.

La scène se passe de nos jours, dans un village aux environs de Paris.

LA STATUETTE

D'UN GRAND HOMME

Un élégant salon à pans coupés. — Cheminée au fond, avec une glace sans tain ; sur la cheminée une statuette en plâtre, entourée de fleurs. — Portes latérales : celle de droite conduit au dehors et celle de gauche à l'intérieur. — Sur le devant, à gauche, une table de travail, chargée de papiers ; sur le devant, à droite, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORAND, JULIEN.

(Au lever du rideau, monsieur Morand est assis auprès du guéridon, à droite ; il tient un plan qu'il examine ; Julien est debout, à sa gauche.)

MORAND.

En vérité, ce résultat dépasserait toutes mes espérances... ce serait magnifique, et nous pourrions désormais défier les inondations.

JULIEN.

Une rivière obéissante et douce comme un mouton...

MORAND.

Et nous aurions chaque année une économie de trois mille sept cents francs sur le nouveau barrage ?

JULIEN.

Ajoutez onze mètres vingt-cinq de plus que le barrage numéro un.

LA STATUETTE D'UN GRAND HOMME

MORAND.

Onze mètres vingt-cinq ! En êtes-vous bien sûr ?

JULIEN.

Mesurez mon plan.

MORAND, mesurant.

Mesurons ! un, deux, trois... Ah ! mon cher Daubrée, tout me réussit ! (Mesurant.) Quatre, cinq... Grâce à vous, mon usine marche à merveille... Cinq, six ! Comme horticulteur, je lutte avec Luxembourg-jardin... (Mesurant.) Six, sept, huit...

JULIEN.

Vous êtes déjà, sans conteste, le prince des pépiniéristes et le roi des tulipiers.

MORAND.

Et comme père, mon cher Daubrée, j'ai la fille la plus rare, un ange, une perfection ! la plus belle de mes plantes, la plus chère de mes fleurs ! c'est une perle que ma Lucile ! Je ne lui connais qu'un défaut.

JULIEN, vivement.

Elle n'en a pas !

MORAND, riant.

Si fait ! elle est un peu rêveuse, un peu fantasque...

JULIEN.

C'est le bel âge ! on est jeune, on est fille... on rêve à l'idéal.

MORAND.

Bon ! bon ! l'idéal... c'est un mari. (Mesurant.) Nous disions huit, neuf, dix, onze, onze vingt-cinq !... Mais trouvez donc un mari qui plaise à la fois au père et à la fille à marier... Ça n'est pas facile !... Et puis, elle a une tête si romanesque... (Se levant.) C'est ma faute... où diable ai-je été chercher sa belle dame de tante pour la charger de cette éducation ?

JULIEN, tenant le plan à la main.

Comment ! mademoiselle Lucile...

MORAND.

Oui, après la mort de ma pauvre femme, je ne vis rien de mieux que de confier Lucile à ma sœur : ma chère sœur est le modèle accompli de la bonté, du dévouement ; mais comme rien n'est parfait sous le soleil, ma pauvre sœur possède une

maladie incurable... elle joue encore à l'élégie!... Dans sa jeunesse, elle a refusé dix alliances des plus honorables... elle ne trouvait jamais le prétendant assez voisin des étoiles : aussi ma fille n'avait pas seize ans qu'elle savait déjà, grâce à sa tante, une incroyable quantité de soupirs, rêveries, mélancolies, lamentations, palpitations... enfin, toutes sortes de poésies !

JULIEN, riant.

A ce que je vois, les poètes et vous, vous n'êtes pas cousins ?

MORAND.

Cousins ? Pas même de la main gauche ! Je les déteste !

JULIEN.

Il y a pourtant d'illustres exceptions.

MORAND.

Sans exception !... Mon journal est là.

(Il tire de sa poche un vieux journal, qu'il montre à Daubrée.)

JULIEN, étonné.

Votre journal ?

MORAND.

Oui... oui... et quelque jour, je vous dirai... car c'est une indignité... une calomnie.

(Il frappe avec colère sur son journal.)

JULIEN.

Comment ?

MORAND.

Laissons ce chapitre... Et pour en revenir à ma fille, elle se mariera en prose, elle vivra en prose, elle aura des enfants en... je serai très-carré à cet égard ! (Regardant Daubrée.) Ce n'est pas tout ! il faut encore que le mari de Lucile consente à vivre ici, avec moi, dans mon jardin, car j'entends bien, Daubrée, ne pas être séparé de ma fille.

JULIEN, allant poser le plan sur la table à gauche.

Je comprends cette jalousie paternelle.

MORAND.

Et voilà le difficile !... Allez donc retenir au village un homme jeune, aimable, distingué... charmant ! Tenez, Daubrée, puisque nous sommes en veine de confession, je m'étonne quelquefois qu'à votre âge vous ayez renoncé aux fêtes pa-

risiennes, à la fête éternelle, pour venir dans une usine, vous river au travail que nous faisons ici.

JULIEN.

On a beau faire ! un jour arrive où l'on songe à se créer une position.

MORAND.

Comment ! pardonnez-moi si je suis indiscret, mais jusqu'à ce jour, vous n'aviez donc pas de position ?

JULIEN.

Monsieur !

MORAND, vivement.

Ce n'est pas un reproche, mon cher enfant... vous le savez bien... vous aviez connu mon fils... mon pauvre Léon.

JULIEN.

Mon meilleur ami !

MORAND.

Eh bien ! sa maison était la vôtre, et vous y fûtes reçu...

JULIEN.

A bras ouverts... et je ne l'oublierai jamais !...

MORAND.

Je n'ai pas eu à me repentir de ma confiance... et depuis un an que pour être tout entier à mes fleurs, à mes chères tulipes, je vous ai placé à la tête de mon usine...

JULIEN, simplement.

J'ai mis tous mes soins à vous plaire.

MORAND.

Et vous avez réussi grandement... aussi j'ai pour vous une estime sincère... et vous le saurez quelque jour !...

JULIEN.

En vérité, monsieur, votre bonté me touche, et je voudrais y répondre par une entière franchise.

MORAND, gaiement.

Répondez.

JULIEN.

Eh bien ! oui, vous avez raison ! (Du ton d'un homme qui prend un parti.) Monsieur Morand, j'ai un aveu à vous faire.

MORAND.

Un aveu !... à moi ? (Se frottant les mains.) Allez, mon ami, ne vous gênez pas... (S'asseyant à droite.) confessez-vous... je suis tout oreilles !

(Pierre entre.)

JULIEN.

Depuis longtemps...

SCÈNE II.

JULIEN, PIERRE, MORAND, assis ; BARNABÉ qui ne fait que se montrer à la porte. d'entrée et disparaît aussitôt.

PIERRE.

Monsieur Morand, c'est moi...

MORAND.

Qu'est-ce que tu veux ?

PIERRE.

V'là l'heure du baptême de mon petit né qui approche... le parrain Barnabé est prêt. (Il se retourne et regarde de tous côtés ; appelant :) Barnabé!... Monsieur Morand est un homme, et un bon homme encore.

MORAND, à Pierre.

Où en veux-tu venir ?

PIERRE, en montrant Barnabé qui est sur le seuil de la porte.

Le parrain Barnabé est prêt... monsieur le bedeau aussi... moi aussi, et mon petit né aussi, il ne manque que mam'selle Lucile... et comme il n'y pas de bon chrétien sans sa marraïne...

MORAND.

Lucile achève sans doute de s'habiller ; prends patience ! on ne commencera pas sans le filleul !

PIERRE.

Le filleul est fait pour attendre ! mais c'est monsieur le bedeau, qui a déjà sonné deux fois...

MORAND.

Laisse-le sonner, il n'y a pas de fête sans carillon... d'ailleurs ta femme est sans doute près de Lucile... (Louison entre de la gauche.) Eh ! la voilà.

SCÈNE III.

JULIEN, LOUISON, MORAND, PIERRE, BARNABE.

(Pendant toute la scène Julien travaille à la table, à gauche.)

PIERRE.

Eh bien ! ma femme ?

LOUISON.

Eh bien ! not' homme ?

MORAND.

Eh bien, Louison, pourquoi ma fille vous fait-elle attendre ?

PIERRE.

Si ça n'était que moi et not' petit né... mais c'est monsieur le bedeau qui a déjà sonné trois fois !... Et puis Barnabé... Barnabé !... Eh bien ! il s'en va maintenant...

(Il court après Barnabé.)

MORAND, à Louison.

Eh bien ?

LOUISON, à Morand, un peu à part.

Ma foi, monsieur, je ne sais que vous dire ! Depuis une heure au moins, mademoiselle s'est parée comme pour une noce, et si gentiment et si bellement, qu'à sa place, quand je serais devant mon miroir, je me ferais la révérence... Eh bien ! mademoiselle n'est pas contente. (Baissant la voix.) Elle a ses papillons.

MORAND.

Hein ? ses papillons !

LOUISON.

Mademoiselle va, vient ; elle rit et chante, puis elle a des larmes plein les yeux.

MORAND.

Que veux-tu!... c'est tout le caractère de mon fils, de son pauvre frère!

LOUISON.

Monsieur Léon, justement! encore une idée changeante, un papillon de mademoiselle! Vous savez qu'elle avait bien défendu qu'on touchât à rien dans la chambre de son frère?

MORAND.

Eh bien?

LOUISON.

Eh bien, ce petit bonhomme de plâtre auquel monsieur Léon tenait tant...

MORAND, vivement.

Tu l'auras cassé?

LOUISON.

Cassé! le petit bonhomme se porte bien... mais mademoiselle l'a apporté elle-même ce matin dans ce salon... et elle lui a fait le plus joli petit lit de fleurs!... tenez, là, sur la cheminée.

MORAND.

Je ne vois rien dans tout cela...

LOUISON.

C'est vrai! vous n'y voyez rien.

MORAND.

Tu dis?

LOUISON.

Mam'selle Lucile non plus n'y voit pas clair; monsieur Daubrée non plus...

MORAND.

Enfin?

LOUISON.

C'est visible à l'œil nu ce qu'elle a... c'est-à-dire ce qu'elle n'a pas!

MORAND.

Je ne lui ai rien refusé?

LOUISON.

Oh ! que si...

MORAND.

Oh ! que si ? Je voudrais bien savoir ce qui lui manque.

LOUISON.

Peu de chose... un mari.

MORAND.

La belle découverte, un mari ! (Passant au milieu.) En vérité, je suis plus fou que tu n'es folle, d'écouter tes sonnettes.

LOUISON.

Monsieur... mes sonnettes sonnent juste.

MORAND.

Lucile n'aime que son père.

LOUISON.

Eh ! monsieur, nous autres femmes; nous avons le cœur grand, il y a place pour le père d'abord, puis pour le mari, et puis après plus tard... pour le petit monde.

MORAND.

Fort bien... mais pour que Lucile aime d'amour... encore faut-il qu'on la recherche. Eh ! que diable ! on ne se brûle pas à la chandelle, quand il n'y en a pas.

LOUISON, montrant Julien fort occupé, en cet instant, à travailler sur son plan.

Pourquoi donc que vous prenez monsieur Daubrée ?

MORAND, la poussant à l'extrême droite.

Daubrée ! Que me dis-tu là ? ma fille penserait à Daubrée ?

LOUISON, même jeu.

Elle y pense.

MORAND, avec explosion.

Il serait possible ? Qui te l'a dit?... Où sont tes preuves ?

LOUISON.

Mes preuves ? Tenez, en fait de preuves, qu'est-ce que vous pensez... (Lucile entre de la gauche.) Chut ! voilà mademoiselle.

SCÈNE IV.

JULIEN, LUCILE, MORAND, LOUISON, PIERRE,
ramenant BARNABÉ qu'il pousse devant lui.

LUCILE, entrant.

Bonjour, mon bon père. Comment se portent vos tulipes et monsieur le tulipier ?

MORAND.

Bonjour, chère enfant. (Il l'embrasse.) Daubrée a raison : toutes mes fleurs ne te valent pas.

LUCILE.

Bonjour, monsieur Daubrée.

JULIEN.

Bonjour, mademoiselle.

(Il se lève et s'incline.)

LOUISON.

Si mademoiselle est prête...

LUCILE.

Le baptême attend, n'est-ce pas ?

PIERRE.

Et monsieur le bedeau aussi attend, et Barnabé aussi. Barnabé ! Barnabé !...

(Il court après Barnabé et le fait rentrer.)

MORAND, à sa fille.

Va, va, ma fille, et à ton retour du baptême nous causerons...

LUCILE, l'interrogeant du regard.

Nous causerons ?

MORAND.

Oui, je viens d'apprendre quelque chose sur ton compte... Nous causerons, mademoiselle la rêveuse !

LUCILE.

Vous ne me gronderez pas ?...

MORAND.

Te gronder!... Tu sais bien que je commence toujours par te pardonner... Tiens, prends cette bourse.

LUCILE.

Mais je suis riche, mon père !

MORAND.

Prends... prends... toujours... les pauvres te béniront deux fois.

(Il lui remet une bourse.)

LUCILE, prenant la bourse.

Prenez garde ! je vais m'enrichir.

LOUISON.

En donnant tout.

LUCILE.

Louison ! (Allant à Barnabé que Pierre fait descendre à droite.) Mon compère ?... A chacun son épi d'argent.

LOUISON.

Mademoiselle est si heureuse quand elle donne aux malheureux, qu'elle a toujours l'air de leur dire : Grand merci !

MORAND, près de la cheminée.

Chère enfant !

JULIEN, à part.

Noble cœur !

LUCILE, donnant la bourse à Barnabé.

Voici le vôtre, vous l'égrèneriez comme il vous plaira.

BARNABÉ.

Oh ! oh ! mam'selle... mam'selle !

PIERRE.

Prends donc, parrain ; nous égrènerons de moitié.

(Barnabé s'essuie les mains et prend la bourse.)

LOUISON, à Morand.

Hein ! voyez donc comme il la regarde !

MORAND.

C'est vrai... il aime ma fille.

PIERRE.

Maintenant, partons.

LUCILE.

Partons!... Votre main, monsieur Barnabé.

BARNABÉ, niaisement.

Ma main?

(Il regarde sa main.)

MORAND.

Donnez-la donc, monsieur Barnabé; on vous la rendra.

(Lucile prend la main de Barnabé et sort suivie de Pierre et de Louison.—Morand les regarde aller.)

SCÈNE V.

JULIEN, MORAND.

JULIEN, à part.

Quelle folie!... Il vaut mieux n'y plus penser : les rêves ne conduisent à rien ! Travaillons.

(Il se remet à l'ouvrage.)

MORAND, regarde Daubrée en se frottant les mains.

A nous deux, maintenant, monsieur le mystérieux ! Nous allons voir si vous garderez longtemps votre secret ! (Haut.) Daubrée, comment trouvez-vous cette maison ?

JULIEN, qui s'est levé.

Votre maison, monsieur ? c'est un lieu enchanté ! et...

MORAND.

Bien ! je ne veux pas savoir comment il se fait que je suis un enchanteur ! Ainsi, vous trouvez ma maison charmante ? Et que dites-vous de ma fortune ?

JULIEN.

Mais la fortune aussi est à l'unisson de la maison !

MORAND.

Je suis tout à fait de votre avis... Et moi, Daubrée, comment me trouvez-vous ?

JULIEN, se levant.

En vérité, monsieur...

MORAND.

Je suis très-sérieux, je ne plaisante pas ! Comment me trouvez-vous ?

JULIEN, étonné.

Franchement ?

MORAND.

Franchement !...

JULIEN.

Le meilleur des pères, le meilleur des amis.

MORAND, avec bonheur.

Vous me trouvez un bon père... un ami sûr ? et vous avez raison... Je suis un honnête homme, bienveillant pour tout le monde.

JULIEN, souriant. *

Excepté pour les poètes ! Ah ! ces pauvres poètes ! Platon les a chassés de sa république, mais il les a couronnés de fleurs.

MORAND.

Oh ! moi ! je ne leur donnerais pas un coquelicot. Mordieu ! mon journal est là ! Mais il n'est pas question de cela ! Eh bien ! Daubrée, si cet honnête homme, au milieu de sa belle fortune et de sa bonne maison, si ce père, si cet ami venait à vous, et vous disait : Prenez la moitié de ma fortune et la moitié de ma maison, que feriez-vous ?

JULIEN.

Moi?... Prenez garde, monsieur, il y a des amusements cruels.

MORAND.

Je vous parle sérieusement, et puisqu'il faut que je m'explique, eh bien ! je vais m'expliquer sans plus de façon : Monsieur Julien Daubrée, j'ai l'honneur de vous demander votre main (mouvement de Julien) pour mademoiselle ma fille... (Gaiement.) Y êtes-vous, maintenant ?...

JULIEN, se levant.

Ah ! monsieur, que me dites-vous là ?... Quoi ! c'est vous-même... Oh ! non, non... c'est un jeu !

MORAND.

Un jeu où je gagne un gendre excellent, un ami dévoué, un chef d'usine précieux, et ma fille un mari qui la rendra heureuse. Je n'aurai jamais fait une meilleure opération, et j'y tiens.

JULIEN.

Ah ! vous êtes le meilleur des hommes !

MORAND.

D'accord.

JULIEN.

Vous avez deviné mon amour...

MORAND.

Je devine tout.

JULIEN.

Et votre cœur généreux a compris que je n'oserais jamais...

MORAND, l'interrompant.

Mon cher ami, vous ne m'avez pas répondu : Nous accordez-vous votre main ?...

JULIEN.

Mais elle... mademoiselle Lucile ?... Cette alliance que vous voulez bien m'offrir, elle ne voudra jamais l'accepter... ce bonheur est si grand qu'il me semble impossible, et puis d'ailleurs m'aime-t-elle ?...

MORAND, riant.

Ah ! ah ! le singulier garçon !

SCÈNE VI.

JULIEN, MORAND, LOUISON.

LOUISON, entrant vivement.

Monsieur Morand ! monsieur Morand !

MORAND.

Es-tu folle de crier ainsi !

LOUISON.

Mams'elle Lucile...

JULIEN.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LOUISON.

Encore un papillon ! (Elle se frappe le front.) Un papillon de mademoiselle en plein baptême ! Pauvre Barnabé !

MORAND.

Un papillon ! Barnabé !... T'expliqueras-tu ?

LOUISON.

Voici ce que c'est. Pierre et moi, nous avons pris pour notre enfant le nom du parrain et celui de mademoiselle.

MORAND.

Eh bien ?

LOUISON.

Eh bien ! mademoiselle ne veut pas que son filleul s'appelle Barnabé.

MORAND.

Si ce n'est que cela, je n'y vois pas grand mal !... Et quel autre nom veut-elle choisir ?

LOUISON.

Julien !

(Mouvement de Julien.)

JULIEN.

Julien !

MORAND, à Julien.

Julien, votre prénom, hein !

JULIEN.

Le hasard seul...

LOUISON.

Un hasard ? Allez, monsieur Daubrée... ce hasard-là voit jour, il est clair, et comme je le disais à monsieur Morand... (S'arrêtant.) Mais n'ai-je déjà pas trop parlé ?

MORAND.

Tu ne parles jamais trop, quand tu parles de ma fille ; dis-nous, à lui et à moi, tout ce que tu sais, je le veux.

LOUISON, passant au milieu, et d'un air mystérieux et important.

Je parle!... Dites-moi, monsieur Morand, qu'y avait-il hier encore dans votre parterre?

MORAND.

Des fleurs!

LOUISON.

C'est ça... eh bien! allez-y maintenant! pas plus de fleurs que sur votre main. Mademoiselle les a fait cueillir toutes, ce matin, à notre homme.

MORAND.

Et pourquoi?

LOUISON.

C'est ce que je lui ai dit... Pourquoi tant de fleurs, mam'selle Lucile? — C'est pour la fête du saint de demain. — Quel saint? — Saint Julien. — Et puis elle s'est sauvée comme un oiseau.

MORAND, à Julien.

Vous entendez!

LOUISON.

Et d'une!... Mais ce n'est pas tout... Qu'est-ce qui arrive à l'église?... On dit Barnabé, elle répond Julien... Or, puisqu'elle s'appelle Lucile, ça devait faire Lucien.

MORAND, à Julien.

Vous entendez toujours... (À Louison.) Je double tes gages!

LOUISON.

Ah! monsieur!

(Elle remonte vers la porte de sortie.)

MORAND.

Eh bien! monsieur l'incrédule?

JULIEN.

Ah! s'il était vrai!

MORAND.

Comment! ça ne vous suffit pas? (Gaiement.) Voudriez-vous vous faire enlever?

LOUISON, qui a prêté l'oreille.

Voici mademoiselle!

MORAND, à Daubrée.

Laissez-moi faire... Mais vite... vite à votre travail! que Lucile ne soupçonne rien. (A Louison.) Et toi, pas un mot!...

LOUISON.

Un mot, ce n'est pas dans mes habitudes.

SCÈNE VII.

JULIEN, à son bureau, MORAND, LUCILE, LOUISON, dans le fond.

LUCILE.

Mon père, j'ai bien employé votre argent; embrassez-moi.

MORAND, jouant le mécontentement.

Hum! hum! savez-vous, ma fille, que je suis très-irrité contre vous?

LUCILE.

Contre moi?

MORAND.

Furieux! Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie qui vous prend de nommer Julien, votre filleul, quand le parrain s'appelle Barnabé?....

LUCILE, toute troublée.

Mon bon père...

MORAND.

Ah! parbleu! (Lui ouvrant ses bras.) Viens m'embrasser! (Lucile se jette dans ses bras. — Bas, à Lucile.) Tu penses donc bien à lui?

LUCILE.

A qui donc, mon père?

MORAND, descendant toujours et à voix basse.

Allons, ne rougis pas. Je sais tout... Je sais la cause de tes rêveries... Je sais combien tu l'aimes?

LUCILE.

Quoi! on vous a dit?

MORAND.

Est-ce qu'un père ne devine pas tout ce qu'il y a dans le cœur de sa fille ?

LUCILE.

Ah ! mon père, pardonnez-moi !

MORAND.

Te pardonner ! Mais je suis ravi, enchanté !...

LUCILE, surprise, avec joie.

Que dites-vous ? Et votre opinion ! et vos préjugés !

MORAND.

Quels préjugés ? Est-ce qu'il y en a de possibles contre un homme pareil ? Tu es plus riche que lui ? qu'importe !... Il a des talents... il a du cœur... cela vaut pour un père toutes les richesses du monde. Mais, dis-moi, là, bien franchement, qui a fait naître en toi ce vif amour pour ce brave homme-là ?

LUCILE.

Son meilleur ami... mon frère, qui m'en parlait sans cesse, et qui m'a fait jurer de n'être jamais qu'à lui !...

MORAND.

Quoi ! c'est ce cher Léon ?...

LUCILE.

Oui... c'est mon frère qui m'a appris à l'admirer, à l'apprécier comme il le mérite.

MORAND.

Ah ! tout cela me rend bien heureux, et mon fils ne se trompait pas ! Cette union fera ton bonheur et le mien.

LUCILE.

Mais, mon père, il ignore...

MORAND.

Ton affection pour lui ?... bon ! bon ! je me charge de la lui apprendre.

LUCILE.

Vous ?

MORAND.

Aimerais-tu mieux la lui apprendre toi-même ?

LUCILE, l'interrompant vivement en lui faisant un signe de silence.
Chut !

MORAND.

Quoi donc ?

LUCILE, à mi-voix.

Si monsieur Daubrée nous entendait !

MORAND.

Je te comprends, il y a ici quelqu'un de trop !... (Appelant Daubrée.) Daubrée ? je vais vous laisser seuls !... Elle a tout avoué !

JULIEN.

Avoué ?...

MORAND.

Ce que j'avais deviné !

JULIEN.

Il serait possible !

MORAND.

Si c'est possible ?... Voyez ce trouble, cette émotion ! Ah vous êtes un heureux mortel ! Mais il faut lui parler maintenant... elle doute de votre amour... Allez... et faites comme moi ! soyez aimable, éloquent, habile... Je ne puis pas tout faire !

JULIEN.

Je crois rêver !

MORAND.

Ce n'est pas le moment.

LUCILE, à part.

Que dit-il à monsieur Daubrée ?

MORAND.

Tout marche à merveille... je suis au comble de la joie. Louison ?

LOUISON.

Monsieur ?

MORAND.

Fais-moi seller un cheval ; je vas faire un tour de promenade.

LOUISON.

Oui, monsieur.

LUCILE.

Pourquoi donc, mon père?

MORAND.

Pourquoi?... Daubrée te le dira.

LUCILE.

Monsieur Daubrée?...

MORAND.

Oui, monsieur Daubrée! il a à te parler, tu comprends.
(Gaiement, à Julien.) Daubrée, vous avez la parole.

LOUISON, à Morand.

Eh bien ! avais-je mis la main dessus ?

MORAND.

Je triple tes gages!

(Morand et Louison sortent par la droite.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, LUCILE.

LUCILE, à part, regardant sortir son père; elle est rêveuse.

Je comprends ?

JULIEN, à part.

C'est étrange ! Monsieur Morand m'assure que je suis aimé ;
je n'ai plus qu'à me déclarer, et cependant j'hésite, je n'ose !
Elle ne peut pourtant pas me demander ma main, comme l'a
fait son père tout à l'heure ! Allons, et puisqu'elle sait ce que je
vais lui dire..

LUCILE, à part.

Je ne comprends pas du tout !...

JULIEN.

Mademoiselle...

LUCILE.

Monsieur Daubrée, vous avez à me parler ?

JULIEN.

Dois-je espérer que vous me permettrez une confidence ?...

LUCILE.

Comment donc ! ne suis-je pas votre amie ? Parlez.

(Elle s'assied à droite.)

JULIEN.

Oui, mademoiselle, une confidence... un aveu que votre père autorise...

LUCILE.

Ah ! un aveu ?

JULIEN.

Et que depuis longtemps déjà je renfermais au fond de mon cœur ?

LUCILE.

Depuis longtemps ?...

JULIEN.

Rien n'est plus vrai ! Il y a un an, peu après la mort de notre cher Léon, je venais pour la première fois chez votre père... Je m'étais mis en route... comme le jour baissait, je marchais sans trouver votre demeure, lorsqu'à l'entrée du village, dans une pauvre cabane, j'aperçus une lumière qui brillait dans la nuit comme une étoile.

LUCILE.

L'étoile du berger ?...

JULIEN.

Oui, ce fut pour moi l'étoile du berger, car au seuil de la chaumière que je venais de franchir, il y avait un ange, l'ange de la charité !... vous étiez là, mademoiselle, essuyant les larmes d'une mère qui voulait prier, et qui ne pouvait que pleurer près du berceau de son enfant.

LUCILE, vivement.

Oui... oui... je me souviens... c'était Fanchette, l'enfant d'une pauvre voisine.

JULIEN.

Vous le voyez, mademoiselle, ce n'est pas au milieu d'une fête que vous m'êtes apparue, avec des colliers et des perles ! Eh ! quelles perles, quels bijoux auraient pu vous rendre plus

touchante et plus belle que ces larmes mystérieusement essuyées ? Je ne vous avais jamais vue, et je crus vous reconnaître !...

LUCILE.

Monsieur Daubrée !

JULIEN.

N'est-ce pas, mademoiselle, c'est une histoire merveilleuse, cette lumière qui me conduisit près de vous ? Seulement, si la charité divine était dans la chaumière, (*souriant*) cette fois le roi mage était un pauvre diable qui n'avait ni myrrhe ni trésors pour les mettre à vos pieds... Ma fortune c'était mon cœur, ma vie, et je vous les donnai... je vous les donnai... sans espoir...

LUCILE, à part, se levant.

A moi ?

JULIEN.

Oui, sans espoir ! et jugez de mon étonnement, jugez de mon bonheur, lorsqu'à l'instant même votre père a daigné m'apprendre...

LUCILE.

Quoi donc ?

JULIEN.

Que vous aviez deviné mes sentiments pour vous...

LUCILE.

Moi ?

JULIEN.

Et qu'il m'accordait votre main.

LUCILE.

Ah ! mon Dieu !

JULIEN.

Quelle émotion ?

LUCILE.

Oui, je suis émue... je suis troublée... Cet aveu si imprévu, si flatteur, dont je devrais être heureuse et fière...

JULIEN.

Eh bien ?

LUCILE.

Pardonnez-moi ! je sais tout ce qu'il y a en vous de noblesse et de distinction, je sais que jamais cœur plus tendre, plus dévoué ne mérita mieux d'être aimé... et jamais, croyez-le bien, jamais on n'éprouva plus d'estime, plus d'affection que je n'en ressens pour vous... mais...

JULIEN.

Mais vous ne m'aimez pas ?

LUCILE.

Oh ! sans un engagement formel... une promesse sacrée...

JULIEN.

Une promesse...

LUCILE.

Sacrée ! et quand vous saurez...

JULIEN.

Je ne demande rien... je ne dois rien savoir... Adieu, mademoiselle ! adieu, pour toujours !

LUCILE.

Pour toujours ?

JULIEN.

Pour toujours !..

SCÈNE IX.

JULIEN, MORAND, LUCILE.

MORAND, dans le fond.

Pour toujours ! j'en étais sûr... Tout marche à merveille !..

LUCILE, à part.

Mon père !

MORAND.

Avant d'aller faire ma promenade, j'ai voulu savoir... (A Julien, d'un air triomphant.) Eh bien, monsieur mon gendre ! j'arrive au bon moment ? Tout est fini ?

JULIEN.

Oui, monsieur, tout est fini.

MORAND.

Quand je vous le disais... Embrassez-moi !...

JULIEN, vivement.

Ecoutez-moi d'abord, monsieur !

MORAND.

Monsieur ! allons donc, plus de façons entre nous... appelez-moi tout simplement votre père, mon gendre...

JULIEN, grave et ému.

Monsieur...

MORAND, insistant.

Mon père !

JULIEN.

Eh bien, mon père, vous vous étiez trompé !...

MORAND.

Comment cela ?

JULIEN.

L'honneur que vous m'aviez fait espérer... que vous m'aviez offert vous-même, je n'y peux plus... je n'y dois plus songer.

MORAND.

Vous ne voulez plus épouser ma fille ?

JULIEN, vivement.

Une explication serait regrettable, et ne conduirait à rien... je me retire !... Dans un instant, monsieur, je viendrai vous faire mes adieux.

MORAND.

Comment ses adieux ?

JULIEN, saluant.

Mademoiselle...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE X.

MORAND, LUCILE.

MORAND.

Il s'en va... et tu ne lui dis rien?... tu ne fais rien pour le retenir ?...

LUCILE.

Je suis un peu fatiguée, mon père, et je vous demande...

(Elle va du côté de sa chambre, à gauche.)

MORAND, la retenant.

Moi, je te demande une réponse. Là, voyons, expliquons-nous, et soyons clairs ; il se passe ici quelque chose que je ne puis comprendre, et que je veux savoir ! Comment ! je vous laisse tous les deux d'accord... il m'avoue son amour pour toi, tu conviens avec moi de ton amour pour lui...

LUCILE.

Moi ! je suis convenue ?... Ah ! je comprends maintenant d'où vient tout le mal... et si vous me juriez de m'écouter sans colère...

MORAND.

De la colère ? moi ! Mais tu sais trop que je n'en ai jamais contre ma fille ?... Voyons, parle, parle vite, et que je sache où j'en suis avec toi !

LUCILE.

Eh bien, mon père, ce matin même, quand vous m'avez interrogée, quand vous m'avez dit que vous saviez tout... vous vous êtes trompé.

MORAND.

Trompé ! elle aussi !...

LUCILE.

Là ! voyons, mon père, ai-je rien dit qui fût un assentiment à vos soupçons ?...

MORAND.

Comment ! ici même, tout à l'heure, tu ne m'as pas dit que tu aimais Julien ?

LUCILE.

Permettez, mon père : je n'ai pas parlé de monsieur Julien Daubrée.

MORAND, en colère.

Tu aimerais un autre Julien ?

LUCILE.

Vous m'avez juré d'être calme !

MORAND.

Je le suis, morbleu !... je le suis... tu le vois bien ! mais achève, achève ta confidence.

LUCILE.

Je vous ai tout dit, mon père !

MORAND.

Tu ne m'as rien dit !... (Lucile va pour sortir.) Oh ! tu ne m'échapperas pas ! (La prenant à son bras.) Tu n'as pas parlé de Daubrée ! c'est possible... mais tu m'as parlé de quelqu'un.

LUCILE.

Oui, mon père, d'un autre...

MORAND.

Il y en a donc un autre ?

LUCILE.

Oui.

MORAND.

Un autre ? un Julien qui n'est pas Julien Daubrée ?

LUCILE.

Qui n'est pas monsieur Daubrée !

MORAND.

Voici qui est nouveau ! et cet autre, est-ce que je le connais ?...

LUCILE.

Oh ! non, mon père !

MORAND.

Ah ! je ne l'ai jamais vu ?...

LUCILE.

Si... vous le voyez presque tous les jours.

MORAND.

Tous les jours?...

LUCILE.

Oui.

MORAND.

Tous les jours... je ne vois que Daubrée.

LUCILE.

Mais, mon père, faut-il pour que quelqu'un soit présent chez nous, qu'il y vienne de sa personne? Vous avez dans votre cabinet le buste de Franklin...

MORAND.

Franklin!

LUCILE.

Le portrait de Parmentier...

MORAND.

Parmentier!

LUCILE.

Vous ne les avez jamais vus, et pourtant ils habitent chez vous, ils sont vos hôtes, vous vivez avec eux!

MORAND.

Un buste... un portrait! mais c'est donc un grand homme que ce monsieur?...

LUCILE.

Est-ce que vous ne croyez pas aux grands hommes, mon père?

MORAND.

Moi? parfaitement!... nous en avons tant!

LUCILE.

Oh! bien peu... bien peu comme celui-là.

(Elle s'assied à gauche.)

MORAND.

Mais enfin, ce grand homme, s'il n'habite pas ici, il est donc dans les environs?

LUCILE.

Mais non!

MORAND.

Pour voir ce monsieur, faut-il bien cependant qu'il soit visible quelque part ?

LUCILE.

Oh ! voilà que vous vous fâchez encore !

MORAND.

Non ! non ! non ! Mais enfin, où se cache-t-il ce monsieur ?

LUCILE, montrant de l'œil la statuette.

Vous ne devinez pas ?

MORAND.

Qu'est-ce que tu veux que je devine?... Un buste !... un portrait !... (Regardant la statuette.) Hein ?... quoi ?... ce serait...

LUCILE, baissant les yeux.

Oui.

MORAND.

Ce bonhomme de plâtre ?

LUCILE.

Un bonhomme de génie, mon père !

MORAND.

Oh ! un roman ! j'en étais sûr ! (A part.) Ah ! ah ! ma chère sœur ! (Haut.) La la, voyons, voyons, mon enfant, soyons sérieux. (Il s'assied à droite.) Viens ici, et tout simplement, tout bonnement, statuette et génie à part, quel est ce monsieur ?

LUCILE.

Un grand cœur... un noble esprit... le meilleur ami de mon frère... celui que Léon m'avait fait jurer de n'oublier jamais.

MORAND, se levant.

Jamais !

LUCILE.

Oh ! je ne veux pas vous contraindre à me donner à lui... mais je vous supplie, je vous demande en grâce de ne me donner à personne ! c'est un caprice, c'est une folie peut-être, mais j'en ai fait le serment à mon frère, et tout ce que j'ai su depuis, tout ce que j'ai lu de monsieur Julien de Valneige...

MORAND.

Valneige !... je connais ça !

LUCILE.

Il se nomme Valneige.

MORAND.

Drôle de nom !

LUCILE, se levant.

Oui, mon père, tout ce que j'ai su de monsieur de Valneige a fait passer dans mon cœur l'attachement, l'admiration que mon frère éprouvait pour lui, et je sens là... (elle met la main sur son cœur) que je ne pourrai jamais en aimer un autre.

MORAND.

Là, non ! (portant la main à la tête de Lucile) mais là... car c'est une folie, et je prétends bien...

LUCILE.

Oh ! plus bas ! plus bas, mon père ! voici monsieur Daulbrée.

SCÈNE XI.

LUCILE, MORAND, JULIEN.

MORAND.

Il arrive à propos.

JULIEN.

Monsieur, tout est prêt pour mon départ, et je viens...

MORAND.

Doucement, on ne vous donne pas encore vos passe-ports : j'ai à vous parler, seul à seul.

LUCILE, vivement.

Je me retire, mon père.

MORAND.

J'allais t'en prier.

LUCILE, saluant Daulbrée.

Monsieur...

(Elle sort par la gauche.)

JULIEN.

Mademoiselle...

SCÈNE XII.

MORAND, JULIEN.

MORAND, assis à gauche, galement.

Eh bien, Daubrée ?

JULIEN.

Eh bien, monsieur ?

MORAND.

Je sais tout : vous avez un rival, mon ami !

JULIEN.

J'avais donc raison de partir.

MORAND.

Partir sans combattre ? allons donc ! J'entends que vous et le bon sens vous l'emportiez, et vous l'emporterez... (Se levant.) Toutes les chances ne sont pas contre vous... d'abord, vous me convenez, et c'est déjà un grand point...

JULIEN.

C'est vous qui donnez la main, je le sais ; mais c'est votre fille qui donne le cœur, et ce cœur est déjà donné !

MORAND.

Bah ! elle le reprendra.

JULIEN.

Monsieur...

MORAND.

Elle le reprendra, vous dis-je ! Vous êtes plus heureux que vous ne pensez ? Vous, vous êtes bien, très-bien ! tandis que lui, l'autre, il est laid, mais très-laid, je vous assure.

JULIEN.

Vous l'avez vu ?

MORAND.

Parfaitement.

JULIEN.

Il est donc ici ?

MORAND.

Tout près... on ne peut pas plus près... (Il va prendre la statuette et la dépose sur le guéridon à droite.) Et voilà !

JULIEN.

Voilà... quoi ?

MORAND.

Monsieur votre rival que j'ai l'honneur de vous présenter.

JULIEN.

Ça ?

MORAND.

Oui, ça...

JULIEN.

Et votre fille...

MORAND.

Oui, un amour éthéré, vapoureux, romanesque, pour un monsieur qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a vu qu'en plâtre... Monsieur Julien de Valneige...

JULIEN.

Valneige ?... Que dites-vous ?

MORAND.

Je dis Julien de Valneige.

(Il va auprès du guéridon.)

JULIEN, s'approchant et regardant la statuette.

Oh ! c'est inouï... incroyable !

MORAND.

N'est-ce pas qu'il est trop laid pour l'emporter sur vous ?

JULIEN, assis devant la statuette.

Oui, c'est bien lui qu'on a voulu faire.

MORAND, assis à l'extrême droite.

Vous le connaissez ?

JULIEN.

Beaucoup... autrefois...

MORAND, il a ses lunettes sur le nez.

Je ne vous en fais pas mon compliment... Ah ! ah ! la drôle de figure !

JULIEN.

La figure est assez curieuse !

MORAND.

Et les jambes !... Prenez votre compas, mesurez donc les jambes !

JULIEN.

Ah ! ah ! ce pauvre Valneige !

MORAND.

Dites donc, puisque vous le connaissez, est-il vraiment aussi mal bâti que cela ?

JULIEN, vivement.

Du tout !... (Se reprenant.) Je ne peux pas en convenir.

MORAND.

Allons donc !... un rival... ne le ménagez pas... Allez... allez !...

JULIEN, se levant et parcourant le théâtre.

Oh ! Dieu merci, je ne le crains plus...

MORAND, le suivant.

N'est-ce pas ?

JULIEN, passant à droite.

Je suis le plus heureux des hommes !

MORAND, le suivant.

J'en étais sûr ! (Riant.) Ah ! ah ! ah !

JULIEN, riant aussi.

Ah ! ah ! si vous saviez !...

MORAND.

Quoi ?

JULIEN.

Ce Valneige, ce grand homme, ce poète célèbre...

MORAND, surpris.

Un poète...

JULIEN.

Hélas ! oui !...

MORAND, en colère.

Un poète !...

JULIEN.

Bien modeste à présent, bien déchu, je vous jure... et quand vous saurez...

MORAND.

Comment ! un poète !... Valneige ! Mais en effet, voilà la piste, je suis sur la voie. (Il court au guéridon prendre un petit volume où il lit.) *Soupirs d'automne et Brises de printemps*, par monsieur Julien de Valneige... Daubrée, ce Valneige est donc un faiseur de vers, un romancier, un journaliste peut-être ?

JULIEN.

Peut-être ! mais quand vous allez savoir...

MORAND.

Trahison ! et Lucile a pu songer... Tenez, Daubrée, on dit qu'il ne faut jurer de rien... Eh bien ! je vous jure que je n'aurai jamais pour gendre un homme qui, de près ou de loin, tienne à ces messieurs.

JULIEN.

Diable !

MORAND, il montre son journal.

Ah ! vous ne savez pas à quel point j'ai été frappé par eux dans mon honneur... dans ma dignité...

JULIEN, à part.

Qu'allais-je faire !

MORAND.

Mais mon journal est là.

JULIEN.

Ah ! oui... ce journal.

MORAND.

Attendez ! je vais vous le lire. — Où sont mes lunettes ? Tenez, lisez, lisez vous-même.

(Il cherche ses lunettes.)

JULIEN, prenant le journal.

Sans doute vous vous trompez, c'est le journal de *Flore*.

MORAND.

C'est le seul journal que je lise !

JULIEN, lisant.

« Les variations de l'atmosphère. »

MORAND.

Plus bas.

JULIEN.

« La température... »

MORAND.

Plus bas.

JULIEN.

« La grêle. »

MORAND.

Plus haut !

JULIEN.

« Depuis vingt ans... »

MORAND.

Vous y êtes.

JULIEN, lisant.

« Depuis vingt ans nous combattons pour le bon droit et la justice... »

MORAND.

Deux colonnes sur l'indépendance de ces messieurs... Passez... passez.

JULIEN.

« Jamais fait plus monstrueux... plus attentatoire à la dignité de l'horticulture française, ne s'était produit dans nos côtes. »

MORAND, qui vient de trouver et de mettre ses lunettes.

« Le sieur Morand vient d'être médaillé... Nous avons vu ses oignons... » (Daubrée sourit.) Ririez vous, monsieur ?

JULIEN.

Du tout, monsieur.

MORAND.

A la bonne heure... Je continue : « Nous avons vu ses » oignons tulipes à l'exposition du Luxembourg, et nous disons hautement qu'ils n'étaient dignes d'aucune distinction ; » nous respectons l'honorable jury, — comme toujours, — mais » nous soutenons qu'il a manqué, — comme toujours, — de justice, de lumière, de raison... etc., etc. » Deux autres colonnes sur les iniquités de l'honorable jury... et à la fin, le sieur Morand est ce même triomphateur qui appelait les haricots verts une variété de crustacés légumineux !... Crustacés !... et voilà ce qu'impriment vos écrivains, vos penseurs, vos gazetiers !... J'ai dit gazetiers.

JULIEN, qui regarde la statuette.

Ah ! c'est inouï !... c'est inouï...

MORAND, qui croit que Julien lui répond.

N'est-ce pas que c'est inouï?... et je donnerais ma fille à un de ces messieurs ! (Il montre son journal.) Jamais ! et puisque j'en ai un sous la main, je ne reculerai pas.

(Il prend la statuette, qu'il veut baiser.)

JULIEN, lui reprenant la statuette.

Y songez vous ? ce n'est pas cette statuette qu'il faut détruire, briser... c'est Valneige lui-même !

(Il remet la statuette sur le guéridon.)

MORAND.

Oui, oui... je vous comprends, et je vous reconnais là. (Lui serrant la main martialement.) Nous allons droit à l'ennemi...

JULIEN.

C'est mon idée... nous le tuons.

MORAND, surpris.

Hein ?

JULIEN.

Moralement.

MORAND.

Très-bien ! nous le tuons... et vous épousez ma fille.

JULIEN.

C'est le plus cher de mes vœux...

MORAND.

Mais comment allez-vous faire ?

JULIEN.

Voici : Valneige, par un hasard qui nous sert à merveille, est très-près d'ici.

MORAND.

Au château de Beaumeillant, je gagerais ?

JULIEN.

Ne cherchez pas à deviner.

MORAND.

En effet, depuis quelque temps, il y a là un monsieur... un élégant de Paris... Je jurerais que c'est ce Valneige... cette statuette lui ressemble. Mais votre plan ?

JULIEN.

Il est bien simple. Je connais Valneige de longue date ; je le sais par cœur, et en le faisait connaître à votre fille. (Mouvement de Morand) Ecoutez donc... que voulez-vous ? que Lucile me choisisse ? qu'elle préfère Daubrée à Valneige ? Eh bien, laissez-moi libre, et j'espère que j'aurai bientôt ruiné le grand homme et brisé son piédestal !

MORAND.

Bien... très-bien ! ruinez-moi, plumez-moi ce bel oiseau chanteur ; c'est une idée magnifique... magnifique.. mais...

JULIEN.

Je me charge de tout.

MORAND.

Et à quand l'attaque ?

JULIEN.

A l'instant... si vous me laissez seul.

MORAND.

Combien de temps ?

JULIEN.

Une heure.

MORAND, tirant sa montre.

Je vous en donne deux.

JULIEN.

A merveille... et en avant !

MORAND.

En avant ! (A part.) Car moi aussi j'ai mon idée. Daubrée est pacifique, il ferait de la diplomatie. J'aime mieux la guerre... A Beaumeillant... morbleu ! à Beaumeillant, et à nous deux... monsieur de Valneige... à nous deux !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

LUCILE, JULIEN.

JULIEN, s'adressant à la statuette.

Oui, morbleu ! à nous deux ! monsieur le grand homme !

LUCILE.

A nous trois !

JULIEN, à part.

Elle était là !

LUCILE, s'asseyant à gauche.

Savez-vous bien, monsieur Daubrée, que pour un chef d'usine, vous ne manquez pas d'imagination, et que vos plans sont très-habiles... Vous attirez ici monsieur de Valneigè, qui ne se doute de rien, et qu'un hasard heureux pour vous a conduit au château voisin... Il vient en ami, vous l'attaquez bravement... à son insu... le tournoi commence, le tournoi n'est pas long entre vous et votre rival... vous vous proclamez vainqueur... et vous m'épousez ! Mais voilà de l'invention, et vous tournez presque au poète.

JULIEN.

Pourquoi railler ?

LUCILE, se levant et passant à droite.

Railler ? Mais du tout, monsieur, et je trouve votre idée charmante ; un tournoi, c'est tout à fait moyen âge... Seulement, comme je désire me marier à mon gré, suivant mon cœur, je refuse monsieur Julien Daubrée, chef d'usine de mon père, et faisant ma révérence au vainqueur...

JULIEN, vivement et la retenant.

Ah ! mademoiselle, cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Mon bonheur... ma liberté ?... cela n'est pas sérieux ?

JULIEN.

Mais je vous jure...

LUCILE.

Oh ! ne jurez pas ! je ne mérite pas d'être traitée sérieusement par vous... vous, un homme positif, précieux, comme dit mon père, et moi, une petite fille rêveuse et fantasque... Et quelle folie que la mienne ! Quoi ! aimer un artiste pauvre, un poète ; l'aimer sans le connaître... oh ! je me trompe... et je connaissais bien monsieur de Valneige ; je connaissais son génie, et plus encore son noble cœur... Cher frère, quand il parlait d'avenir, et qu'il déroulait devant moi ce beau chapelet de l'espérance, son ami n'était jamais oublié.

JULIEN.

Oh ! je comprends... Le premier amour, la première tendresse d'une jeune fille est toujours pour son frère, et la foi de l'un devient aussitôt la religion de l'autre ; votre frère aimait... admirait Valneige, vous l'avez aimé et admiré pour l'amour de votre frère !

LUCILE.

Et pour ses succès, monsieur, et pour sa gloire que vous voulez ternir.

(Elle repasse à gauche.)

JULIEN, souriant.

La gloire de Valneige !

LUCILE, s'asseyant à gauche.

Oui, monsieur, sa gloire !

JULIEN.

Oh ! ne croyez pas que je veuille abaisser le poète à vos yeux... Je ne veux qu'une chose, vous éclairer, et vous dire ce que fut cet heureux Valneige que vous ne connaissez que sur la foi d'un livre.

LUCILE.

Vous, monsieur Daubrée, vous, m'apprendre à me connaître en poète ?

JULIEN.

Hélas ! oui ; car tel que vous me voyez, moi aussi, j'ai mis un pied sur le nuage, j'ai voyagé dans le bleu, comme ils disent aujourd'hui, et mon ami Valneige voyageait en croupe avec moi.

LUCILE, étonnée, se levant.

Votre ami ! vous étiez l'ami de monsieur de Valneige ?

JULIEN.

Le meilleur... celui du moins qu'il écoutait le plus... je trouvais ses vers excellents !

LUCILE.

De l'ironie ? En effet, c'est si ridicule un croyant, un rêveur qui n'a jamais fait de barrages.

JULIEN.

Et si ce croyant se perd... Le rêve, quand il n'est qu'un rêve, nous charme et nous enivre pour nous perdre. Ainsi le rêveur s'abandonne peu à peu au flot qui l'entraîne, il oublie, il s'oublie, et le flot l'emportant toujours ! il s'éveille enfin près du gouffre, et souvent il y tombe en maudissant trop tard le rêve et l'idéal.

LUCILE.

Mais vous parlez comme un poète ?

JULIEN.

Oui, la contagion ! On se frotte à la poésie, il en reste toujours un parfum, une épine !

LUCILE.

Encore ! ah ! prenez garde, et arrêtez-vous, sinon je vais tout dire à mon père, et vous êtes un homme perdu.

JULIEN.

Et le moyen de s'arrêter quand on songe à la gloire, au bonheur de Valneige... Il règne, il gouverne, il domine sur votre cœur, il touche à l'apothéose ! il a déjà sa statuette...

LUCILE, s'approchant de la statuette.

Fort ressemblante, m'a dit mon frère !

JULIEN.

Oh ! la ressemblance est peu de chose ! Le moyen de vous montrer un dieu environné d'éclairs, le monde à ses pieds, une lyre à sa main !

LUCILE, passant à droite et s'y asseyant.

Enfin, vous contestez tout ; le mérite, la ressemblance ! mais le succès est là... lisez ses vers!...

JULIEN, l'arrêtant.

Hélas ! je sais le volume par cœur.

LUCILE.

Tout le volume ? et pas un vers ne trouve grâce ?

JULIEN.

Pas un.

LUCILE.

Pas même cette fable ?

JULIEN.

Quelle fable ?

LUCILE.

Un moineau franc très-orgueilleux
(L'orgueil est le commun partage
Des oiseaux du plus bas étage !),
Aux professeurs les plus fameux,
Demandait des leçons pour orner son ramage
De trillés ravissants et de merveilleux traits
A faire pâlir désormais
Tous les Rubini du bocage.

JULIEN, continuant.

Mais un rossignol, son voisin.

LUCILE.

Ah ! vous savez ?

JULIEN.

Permettez-moi d'achever.

Etonné des efforts de notre pauvre diable,
Au milieu de ses chants l'arrête un beau matin,
Et lui dit d'un ton charitable :
« Cher ami, vous perdez votre temps et vos sons ;
» Vous comprenez fort bien, sans doute, mais comprendre,
» Ce n'est pas rendre,
» Et toutes les leçons,
» L'art le plus excellent, la science parfaite,
» Ne feront jamais, entre nous,
» Qu'un simple moineau tel que vous
» Gazonille comme une fauvette. »

LUCILE, se levant et passant à gauche.

J'entends! vous retournez les rôles. Le moineau franc, c'est M. de Valneigne; le rossignol, c'est vous? Je vous croyais jaloux, et j'étais indulgente, mais envieux! envieux de la poésie et des poètes! ah! fi!

JULIEN.

Envieux! oui, car il n'est rien au monde que j'eusse autant envié que d'être un vrai poète! La poésie! la poésie! quel bien après l'amour lui fut jamais comparable?

LUCILE.

Ah!

JULIEN.

Elle est la forme... elle est l'idée... elle chante, elle prie, elle conseille, elle console, elle est l'honneur du vieillard, elle est l'espoir du jeune homme! à celui-ci elle apprend à vivre, à celui-là elle enseigne à mourir.

LUCILE.

Que voulez-vous de plus?

JULIEN.

Ah! permettez... La poésie... et je l'ai compris trop tard, la poésie n'est pas seulement dans un beau livre, écrite en lettres d'or par la main des élus! elle est partout dans la nature, et elle a nom: le devoir, cette austère, cette modeste poésie à laquelle chacun de nous peut prétendre en accomplissant la tâche que Dieu lui impose ici-bas. Est-ce donc qu'il n'est pas un poète, un créateur, l'humble ouvrier caché dans les entrailles de la terre et lui dérobant ses trésors? N'est-elle pas en pleine poésie, en pleine gloire, la jeune fille qui tend à l'infortune une main charitable? L'enfant aux pieds des autels, la mère, l'épouse honorée, honorable, digne et sérieuse compagne de la vie réelle, n'ont-ils pas aussi, l'une et l'autre, leur douce et noble poésie? Et l'artiste, et l'artisan, le soldat et le laboureur, et même le chef de cette usine, il est un poète, lorsque, ainsi que Dieu, il peut dire aux éléments déchainés: Vous n'irez pas plus loin!

LUCILE, à part.

Est-ce lui qui parle?

JULIEN.

Mon langage vous étonne?

LUCILE, très-ému.

Non, monsieur... j'écoute !

JULIEN, souriant.

Vous voyez bien maintenant que je crois aux poètes ; seulement, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis croire au génie de Valneige. Oh ! je lui rends justice... ce fut sincèrement qu'il se crut appelé, ce fut sincèrement qu'il se trompa... Car le jour où il vit que son piédestal était un escabeau, et son marbre une terre cuite, ce jour-là, il fut le premier à confesser sa faiblesse, et ce fut volontairement qu'il abdiqua sa royauté d'une heure... il descendit peut-être, mais du moins il resta debout. Dieu n'a pas donné à tous le génie, mais il a donné à tous une conscience qui nous avertit de ce que nous sommes et de ce que nous devons faire... Eh bien ! cette conscience, cette amie sincère, criait à Valneige : « Fais place à » de plus dignes ! Ton intelligence est vive... (gaiement) mais tu » chantes fort mal ce que tu sens si bien ! » Et la conscience disait encore : « Mieux vaut être un obscur et courageux tra- » vailleur, qu'un faible poète ; un bon marteau vaut bien une » lyre fêlée... Travaille donc ! garde ta dignité, garde ton in- » dépendance, et ne sois pas de ces faux apôtres qui, ne pou- » vant entrer dans le sanctuaire, se font mendiants à la porte » du temple ! Non ! non ! ne pouvant être un grand homme , » soyons du moins un homme utile ! »

LUCILE, à part, avec une émotion profonde.

C'est lui !

MORAND, paraissant dans le fond.

C'est lui !

SCÈNE XIV.

LUCILÉ, MORAND, JULIEN.

LUCILE, apercevant son père, à part.

Déjà de retour !...

JULIEN, contrarié.

Monsieur Morand ?

MORAND, à part.

Je les dérange... ils sont d'accord !

JULIEN.

Vous revenez, monsieur ?...

MORAND.

Oui, monsieur mon chef d'usine, je reviens, et savez-vous d'où je reviens, monsieur mon chef d'usine ?... je reviens de Beaumeillant !...

LUCILE.

De Beaumeillant ?

MORAND.

Oui, ma fille, de Beaumeillant tout d'un trait, à franc étrier ! Quelques mots de monsieur m'avaient fait penser que mon Valneige était là... j'y cours... j'arrive... et la première personne que je rencontre au château, est justement celle que je cherche. Deux mots, monsieur, lui dis-je en l'abordant... vous êtes un grand homme ? — Moi, monsieur, pour qui me prenez-vous ?... — Vous êtes monsieur de Valneige ? — Valneige ! ah ! monsieur, j'ai tout simplement l'honneur d'être un de ses émules, Horace Verdun, pour vous servir.

JULIEN.

Horace ?

MORAND.

Oui, monsieur mon chef d'usine, Horace Verdun, un poète extra muros, un ex-illustre, aujourd'hui précepteur des enfants du comte !... Et en effet, ce n'était pas mon grand homme, mais il le connaissait à fond, et j'ai su par lui ce qu'avait été le poète Valneige, ce qu'il est devenu, où il est maintenant !...

LUCILE.

Où il est ?

JULIEN.

Et où est-il, monsieur ?

MORAND.

Où il est, monsieur mon chef d'usine ? Voici le piquant de l'affaire !... il est ici.

JULIEN.

Ici ?

MORAND.

Sous un autre nom, c'est-à-dire sous le nom de son bonhomme de père, qu'il avait changé en nourrice, quand il était le nourrisson des muses.

LUCILE, à part.

Je ne me trompais pas... c'est lui !

MORAND.

Comprends-tu cela, ma fille ? il m'a joué, il nous a joués effrontément. Comme il savait que j'aimais et que j'honorais les jeunes gens tout simples qui ont du talent, de la modestie, et qui laissent la fumée et le bruit à leur machine, ce jeune monsieur avait renoncé à la Grèce, à Sparte, à son empire : Apollon s'était fait contre-maitre chez Admète, et le pauvre Admète n'avait pas deviné qu'il avait un dieu à son service ! Aussi, maintenant que je sais tout, vais-je dire nettement à ce grand homme...

LUCILE.

Mon père !

MORAND.

Monsieur, vous avez eu tort, un très-grand tort de me cacher qui vous aviez été ; j'ai l'humeur prompte, c'est vrai ! j'ai des préjugés intraitables, d'accord. Mais avant tout, je suis un homme de cœur ; avant tout aussi, j'aime les honnêtes gens, les gens simples, et puisque vous êtes double, puisqu'il y a deux hommes en vous, le grand homme et le chef d'usine, Valneige et Daubrée, eh bien, morbleu ! (mouvement très-vif, à Lucile et à Daubrée) à chacun son lot... à ma fille Valneige ! à moi, Daubrée, mon cher Daubrée, mon gendre, mon ami.

JULIEN.

Eh quoi ! monsieur, vous m'accordez...

MORAND, je poussant vers Lucile, et passant à gauche.

Je vous accorde, prenez vite !

JULIEN, à Lucile.

Mais vous, vous !

LUCILE.

Oh !... moi, je suis une rêveuse, et ne vous en déplaît, le rêve était si beau, qu'il me semble que je rêve encore.

MORAND.

Réveille-toi ! il est temps !

LUCILE.

Que voulez-vous ! je tiens à mes rêves !...

JULIEN, très-inquiet.

Lucile !

LUCILE.

Mon père, vous me donnez à monsieur de Valneige... je ne l'accepte pas.

JULIEN.

Que dit-elle ?

MORAND.

Allons-nous recommencer ?

LUCILE, très-vivement.

Non, non, plus de Valneige ! (Tendant la main à Julien et avec beaucoup de cœur.) Voilà ma main, monsieur Daubrée.

MORAND.

Bien joué !

JULIEN, avec beaucoup d'amour.

Lucile, ma femme !

LUCILE.

Je pouvais bien me venger un peu, mon poète !

MORAND.

Poète ? Un instant ! les vers n'en sont pas !...

LUCILE.

Même pour chanter vos fleurs ?

MORAND.

Ah ! si, à ses moments perdus... les dimanches et jours de fête.

JULIEN, passant au milieu.

Non, Lucile, non, mon père ; depuis longtemps j'ai dit mon dernier vers... (en montrant Lucile) et voilà désormais ma seule poésie.

FIN